IDEAT

CONTEMPORARY LIFE

SPÉCIAL RENTRÉE
DOSSIER DESIGN ENFANTS
25 PAGES

Design

Gio Ponti, complètement MAD
Noé Duchaufour-Lawrance, électron libre épanoui
Tom Dixon, made in London

Lifestyle

8 reportages déco de Côme à Copenhague...
Antonio Marras+Saba : quand la mode se mêle de déco
Luis Laplace, l'art dans le décor

Trips

Bangkok, de l'énergie à revendre
Mile-Ex, coolitude à Montréal
São Paulo à l'heure de sa biennale d'art
Laura Gonzalez, ses adresses à Rome



M 01469 - 134 - F: 5,90 € - RD

LE PLUS LIFESTYLE DES MAGAZINES DE DÉCO

N° 134 - Septembre-Octobre 2018 - 5,90 € - www.ideat.fr

« Je suis un **électron libre** dans ce métier. »

Noé Duchaufour-Lawrance



Noé Duchaufour-Lawrance, à un carrefour de sa vie, entre Lisbonne et Paris.

En cette rentrée, partagé entre Paris et Lisbonne, le designer et architecte d'intérieur français Noé Duchaufour-Lawrance présente « Caractère », une première collection d'arts de la table pour le porcelainier Revol. L'occasion d'évoquer avec lui son actualité au moment où il tente de redéfinir son approche du métier. La saison qui vient annonce aussi une tendance plus architecturale qu'auparavant à travers des projets américains : un condominium à Jersey City, une propriété dans les Hamptons et un appartement à New York.

Propos recueillis par Guy-Claude Agboton
Portrait Young-Ah Kim

Pourquoi diable quitter Paris pour Lisbonne ?

Mais je ne suis pas parti. Je suis encore là ! Disons que je suis moins présent. Je peux d'ailleurs dire la même chose de ma situation à Lisbonne, parce que je suis tout le temps en déplacement. Je n'ai jamais autant voyagé que cette année !

Pourquoi vous partagez-vous alors entre Paris et Lisbonne ?

À l'origine, il y a l'envie de goûter un art de vivre différent. À Lisbonne, dès qu'il y a du vent, je vais faire du kitesurf à une demi-heure du centre-ville. Un jour, à Paris, je me suis rendu compte que je n'allais plus dans une agence de création mais « au bureau ». Le matin, je finissais par quitter l'agence pour dessiner au café pendant deux heures. Il me fallait m'extraire de mon environnement pour travailler et me sentir bien. De retour à l'agence, je passais dans un tunnel de rendez-vous quotidiens. Je me suis senti mal. Cet outil que j'avais fabriqué, je ne voulais pas en être l'esclave.



Collection « Ottoman » (Ginta).

Une prise de conscience ou une crise ?

Je pense que c'est le lot de beaucoup de gens. Nous en sommes tous là à cause d'un système. Aujourd'hui, avec le recul, j'observe que j'entreprends à peine moins de projets mais avec une vraie qualité de travail, que j'en retire du plaisir et, finalement, un stress diminué par quinze. Donc pour l'instant, je ne m'en sors pas trop mal.

Qu'apporte de spécial au designer le Portugal ?

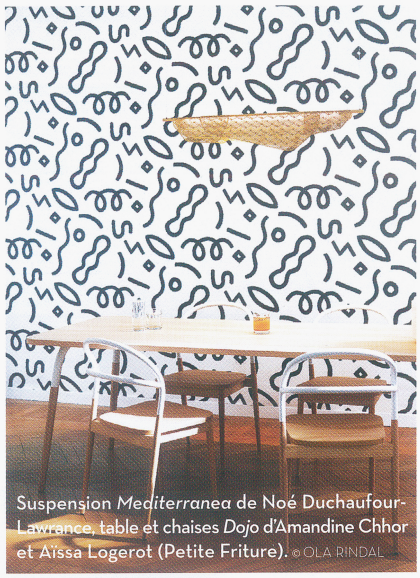
À force d'entendre « *C'est fabriqué au Portugal* », je me suis dit qu'il devait s'y trouver des métiers et des savoir-faire spécifiques. En Europe, les trois quarts de la production de luxe, moyen et haut de gamme, sont réalisés là-bas. Parce qu'il y existe un artisanat de qualité encore abordable. Mais le prix des choses augmente très vite avec l'arrivée massive des Français ! *(Rires.)*

Et la qualité de vie ?

Choisir le Portugal, c'est avoir accès à une plateforme européenne, reliée à la mer, qui donne une impression de simplicité, quotidienne et traditionnelle. C'est vrai de la réalisation d'un produit. Et aussi au jour le jour. Cet idéal de vie, je le retrouve en Italie. Sauf que je n'y ai repéré aucune ville qui soit à la fois connectée au monde, proche de la mer et ouverte au vent.

À quoi d'autre échappez-vous en y travaillant ?

À l'internationalisation, qui fait qu'on voit tous la même chose, au même moment. Aujourd'hui, je fais de la peinture, par exemple. Je travaille à l'encre. C'est nouveau, je me libère. J'observe un autre environnement. Je ne sais pas ce que cela va devenir. Pour l'instant, c'est une ligne. Toute cette transition, c'est un peu l'inconnu pour moi. C'est assez merveilleux de s'autoriser à le vivre quand on



Suspension *Mediterranea* de Noé Duchaufour-Lawrance, table et chaises *Dojo* d'Amandine Chhor et Aïssa Logerot (Petite Friture). © OLA RINDAL

exerce un métier de création. Cela permet d'aller plus loin. Si j'entre dans un système, c'est l'enfermement. Après, je reconnais que c'est super d'avoir une belle agence, d'avoir réussi à donner naissance à quelque chose de cette stature.

Qu'est-ce qui vous gêne vraiment, alors ?

Cette stature, ce n'est pas moi. Je suis un électron libre dans ce métier. J'ai du mal avec la responsabilité d'avoir créé « un style » à entretenir. Je comprends et, en même temps, cela me dépasse de voir qu'une agence comme celle de Zaha Hadid peut continuer d'exister alors que Zaha Hadid n'est plus !

Pour vous, un studio sans son créateur, c'est inimaginable ?

Pour moi, ce n'est pas possible. De toute façon, je change trop souvent d'avis. *(Rires.)* Une chose terrible aussi : quand les clients arrivent et disent d'entrée « *On cherche du Noé.* » Mais c'est quoi « *du Noé* » ? Je ne le sais pas moi-même ! En revanche, on explore si oui ou non on va « le » chercher ensemble. *(Rires.)*

Votre premier projet, en septembre, est avec le porcelainier Revol.

Amélie du Passage *(éditrice du label Petite Friture, NDLR)* a transmis mes coordonnées aux responsables de Revol avec qui elle a déjà travaillé. Ils étaient convaincus que je pouvais répondre à leurs attentes, parce que je suis à l'aise dans l'univers de la restauration

(le designer a notamment aménagé les restaurants le Sketch, à Londres, le Senderens et le Ciel de Paris, dans la capitale, NDLR). Je connaissais leurs gobelets froissés, un succès commercial, mais Revol va bien au-delà. J'ai découvert deux cent cinquante ans d'histoire.

Qu'avez-vous noté de particulier chez eux ?

Que l'on est presque dans une industrie de la porcelaine ! Le *process*, qui bénéficie de réels investissements, est à la fois artisanal et mécanisé.

Quelle était la demande de Revol ?

Une collection qui rende hommage à son savoir-faire et à sa matière signature, la pâte de porcelaine, une pâte noire très particulière qu'elle a mise au point.

Comment avez-vous procédé ?

Pour commencer, par le dessin. Après avoir visité la manufacture, je suis allé directement vers des formes rondes. Je voyais cette idée de rotation partout. L'idée même de passage et de transmission est pour moi un peu circulaire. On revient, on fait des boucles et des cercles. L'émail aussi se travaille sur des systèmes giratoires. Il y a une sorte de danse permanente dans la manufacture. C'était attirant, mais je ne voulais pas de mouvements parfaits. Je trouvais intéressant d'associer de l'imperfection à tout ce processus.



Une boutique Montblanc. © VINCENT LEROUX



Collection d'assiettes « Caractère » (Revol).

Pour quel résultat ?

L'imperfection, je l'ai obtenue en travaillant le dessin d'une ligne sombre sur le bord, qui correspond à la seule partie sans émail des assiettes et des plats. Cette ligne va vibrer : bien circulaire à l'extérieur, elle est un peu irrégulière à l'intérieur. Chaque assiette semble unique alors qu'elles sont toutes identiques. J'ai travaillé aussi sur l'épaisseur : pour que l'on aborde la porcelaine dans sa masse. Enfin, c'est un hommage à la couleur, avec différentes finitions. Le dessin est un peu comme une calligraphie. C'est la ligne qui fait la géométrie de l'objet.

Allez-vous continuer de collaborer avec Revol ?

Ce qui est merveilleux, c'est qu'ils m'ont fait confiance dès le début. C'est d'ailleurs un trait assez incroyable chez Olivier Passot et ses équipes. Après avoir choisi de travailler avec un designer, ils s'engagent dans un vrai partenariat. Si nous amenons notre connaissance du produit, notre sensibilité, notre écriture, notre savoir-faire et notre expertise commerciale, eux savent où le projet doit être mené. J'avais préparé plusieurs pistes, ils en ont retenu une. Leur gobelet froissé, avec son côté sensible, tremblé, c'était déjà de l'imperfection. Pour l'instant, on s'en tient à ce premier projet. Et je leur ai aussi donné mon avis sur leur stand, lors des salons ; ils ont repris mon croquis. Ils m'ont également laissé carte blanche lorsque, au Portugal, on a fait le shooting de la gamme « Caractère ».

Vous avez dessiné votre première planche de surf.

(Rires.) Oui, je voulais me mettre au surf, parce qu'il ne faut pas oublier que les plus belles vagues d'Europe s'écrasent sur le littoral portugais. Mais je ne voulais pas acheter une planche dans le commerce. J'avais envie de la créer. Ce que j'ai fait, même si mes passions sont avant tout le kitesurf et la voile. J'ai donc dessiné un motif sur une planche, laquelle suscite depuis une certaine attente... *(Rires.)* Je vais devoir y consacrer quelques journées, car c'est moi qui les peins. Je vais en réaliser douze.

Le canapé *Sintra* chez Ligne Roset est-il une mise à jour du confort bourgeois ?

Cela dépend des finitions. Vous avez vu le premier modèle, présenté au Salon IMM Cologne en velours bordeaux. Cela faisait un peu ancien, ce que voulait Michel Roset. *Sintra* a ensuite été montré à Paris dans une autre version, qui lui donne une tout autre énergie. Je voulais jouer sur une opulence classique, familière. Mais les proportions lui confèrent quelque chose de plus contemporain.

Quand on agrandit, comme vous l'avez fait, les proportions d'un sofa comme *Borghese*, pour La Chance, risque-t-on de le déformer ?

On le craignait, effectivement. Fallait-il se contenter d'agrandir le dessin de manière homothétique ? Pas si simple. Il faut tout reprendre. Le résultat nous a agréablement surpris. Cette ampleur va bien au sofa.

Quels sont les éditeurs avec qui vous travaillez dans la fidélité ?

Ligne Roset et Cinna, avec Michel Roset, en France, et Bernhardt Design, aux États-Unis. Cette fidélité, c'est la meilleure des situations. C'est formidable, parce qu'il y a entente et affinité entre deux personnes.



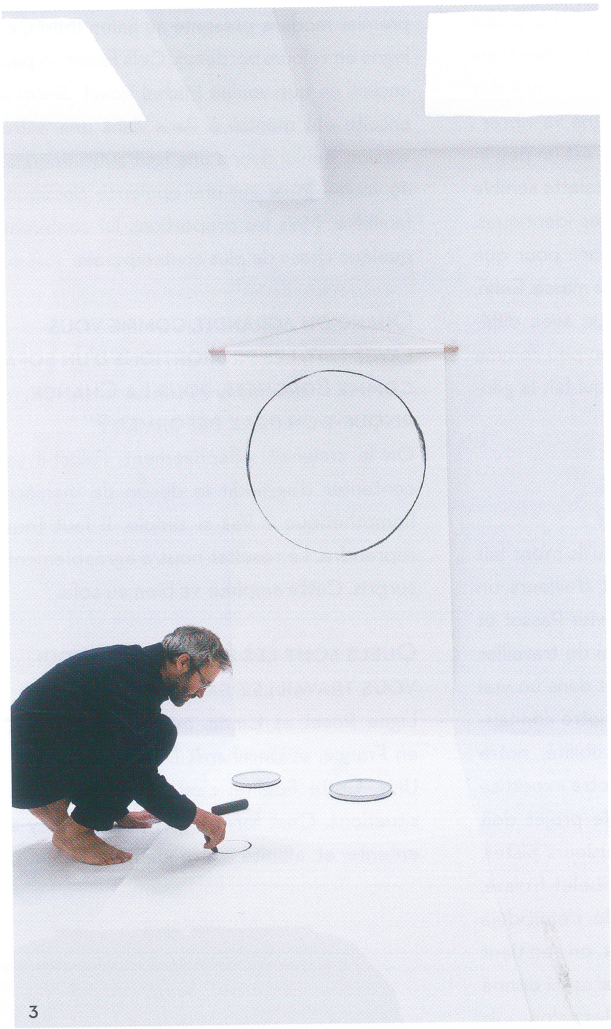
Canapé *Sintra* (Ligne Roset).



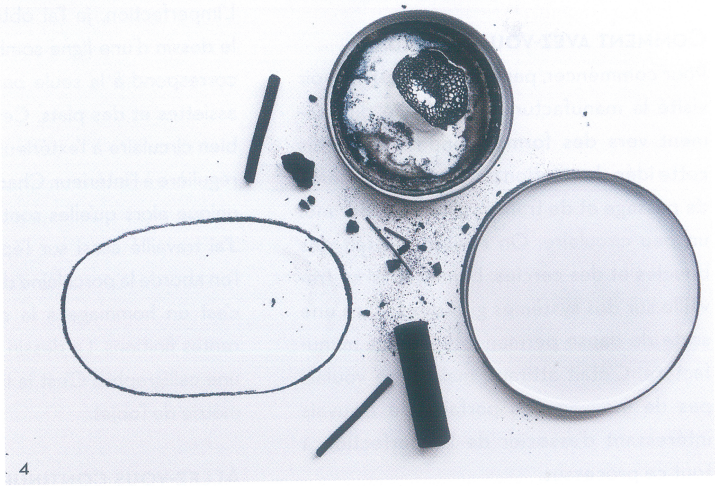
1



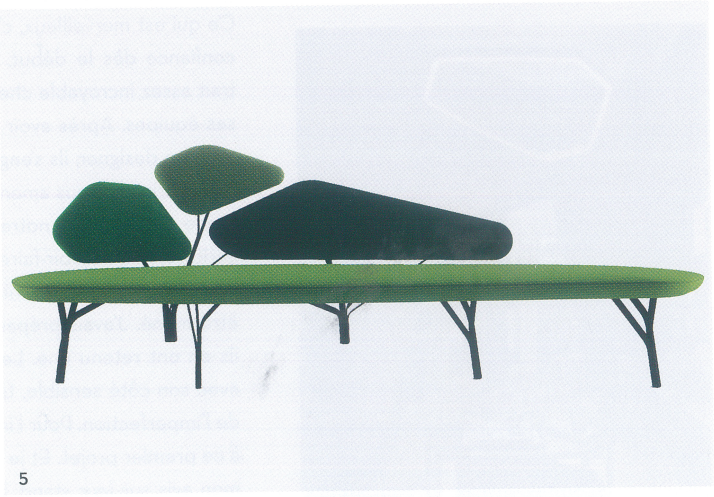
2



3



4



5

1/ Grand bureau en marbre, fruit d'une commande privée. Une pièce hors du commun destinée à un projet de l'architecte Pierre Yovanovitch. **2/** Le fauteuil *Capri*, pour l'américain Bernhardt Design, sort le design de mobilier de la tendance *mainstream*. **3/** Sur le shooting de la collection de porcelaine Revol, carte blanche a été donnée au créateur pour peindre et dessiner. **4/** L'une des gageures relevées par le designer pour la collection « Caractère » de Revol : donner à des assiettes identiques la touche de pièces uniques. **5/** Le sofa *Borghese* (2012), que Noé Duchaufour-Lawrance a dessiné pour La Chance, existe désormais dans une version plus allongée qu'auparavant.

J'adore le challenge mais aussi cette confiance. En revanche, devoir prouver à chaque fois qu'on a eu raison de me choisir, non ! Ce qui ne veut pas dire que, dans une relation de confiance, je me laisse aller, au contraire. On a l'éclairage, l'expertise et la mémoire de ce que l'on a fait ensemble. On ne veut pas décevoir.

Ce grand bureau en marbre et son fauteuil, visibles sur Instagram, c'est du « statutaire » allégé ?

Exact. Le grand bureau et le fauteuil, c'est la commande d'un client privé. C'est un début, il n'existe qu'un exemplaire de chaque. Il y en aura douze s'il y a douze commandes. Ce sont des pièces exceptionnelles, compliquées à fabriquer. Le beau marbre Calacatta, italien, veiné, est très particulier et élégant. Cette commande, destinée à un bâtiment parisien impressionnant, s'inscrit dans un projet de l'architecte d'intérieur Pierre Yovanovitch qui, à chaque fois, a besoin de pièces hors du commun.

Comment est né le projet *Eros*, ce tabouret en lave ?

En fait, je voulais commencer à développer mes propres objets. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles je suis allé au Portugal. J'ai dans l'idée de créer quelques pièces autoéditées que je pourrai présenter en mon nom, et pourquoi pas dans une galerie. La pierre de lave est au cœur d'un projet en train de se matérialiser avec comme sujet l'extraction de ce matériau, à Volvic. Autrefois, on y allait à la dynamite et au burin. D'où le traitement de la surface de la matière comme si le bloc venait d'être arraché. Je trouve ça magnifique. Je voulais donc exprimer ce côté très graphique.



Le tabouret *Eros* en pierre de lave.

Vous avez aussi un projet tourné vers l'histoire.

« Privato Romano Interno », pour Galleria O. Roma, est le projet d'une collection – canapés, étagères… – inspirée de l'œuvre baroque de l'architecte du XVII[e] siècle Francesco Borromini. Les designers sollicités par l'éditeur, tels que le duo Formafantasma, devaient travailler autour d'un architecte ou d'un bâtiment lié à l'identité de Rome. J'ai choisi San Carlino alle Quattro Fontane, l'une des églises de Borromini, avec ses belles sculptures placées dans des niches en façade. Présentation bientôt à Rome…

Des projets d'architecture d'intérieur ?

Je me calme vraiment avec l'architecture d'intérieur. Je m'y suis beaucoup consacré. C'est très absorbant et contraignant en matière d'équipes et de structures. On était quinze à l'agence au moment où l'on concevait les boutiques Montblanc. Je ne m'y retrouvais pas. Je n'arrête pas totalement l'architecture d'intérieur, mais je ressens le besoin de me poser un peu. En revanche, je me lance dans l'architecture, avec notamment une maison de 800 m² dans les Hamptons.

Quid du design aux États-Unis ?

C'est un marché impressionnant pour le *contract*… À côté, c'est en train de bouger, d'autant qu'il y a un vrai potentiel. Mais il s'y vend des trucs vraiment terribles ! En même temps, nous n'avons pas à dicter ce qui appartiendrait ou non au bon goût. L'économie diffère aussi d'ici. Tout le monde prend sa marge et, à la fin, pour 150 euros, vous avez un produit pas dessiné ni bien fabriqué. Mais il y en a qui se battent, comme Bernhardt Design, pour produire de la qualité, du beau et du solide.

Comment voyez-vous le monde du design aujourd'hui ?

Pourrait-on arrêter de se battre pour les mêmes choses, comme on le fait depuis vingt ans ? Pourrait-on essayer de se focaliser sur un design proche de l'humain, c'est-à-dire



La collection « Folia » (Saint Louis).

concevoir des objets qui servent ? Je ne parle pas que de fonction. Cela doit influer sur notre environnement, à l'échelle de la planète. On continue de fabriquer des chaises en plastique, pensant que c'est la solution la moins chère. Notre ingéniosité les a créées. Mais on est encore trop certains que la science va nous sauver de tout. J'aime bien les connexions simples. Je m'y applique : donner naissance à des concepts les plus sincères possible. Je vois malheureusement dans le design un système de « recopiage » qui se perpétue : de plus en plus de designers et de moins en moins de créateurs. Sincèrement, je pense que le design industriel n'est plus la réponse à tous nos besoins.

N'est-on pas en présence d'un conservatisme paradoxalement très moderne ?

Si, parce que c'est facile. Comme une convention contemporaine. Dès que tel code fonctionne, parce qu'on l'a lu dans tel magazine, on le répète sur Internet. Ajoutez-y l'envie d'être repéré sur Instagram, et les produits sortent, presque identiques à ceux présentés dans les cahiers de tendances.

Ce moment de suspension du design, comment le ressentez-vous ?

À l'école, je pense qu'il serait plus judicieux de donner des cours d'histoire du design aux élèves que de leur montrer des planches de références. Ce qui est important pour créer, c'est le socle culturel transmis au designer.